

2. ÉTUDE DES PERSONNAGES

Jean-Jacques Rousseau

Les rêveries d'un promeneur solitaire se situant à mi-chemin entre l'œuvre autobiographique, le journal intime et les carnets philosophiques (et testamentaires), il va de soi qu'il y a **identification entre le narrateur, l'auteur et le « personnage principal » de l'ouvrage.**

On se rapportera alors à la notice biographique et aux thèmes développés plus loin.

Si ce ne sont pas à proprement parler des « personnages » de l'œuvre, certains noms cités dans *Les rêveries* méritent qu'on les éclaire de quelques éléments biographiques et historiques.

Thérèse Levasseur

Thérèse Levasseur brille surtout par son absence du dernier ouvrage de Jean-Jacques Rousseau. Elle est pourtant **un personnage central de la vie du philosophe** : elle est sa compagne de longue date (depuis 1745) et son épouse civile depuis 1768. Alors que Rousseau se dit seul et éloigné du cœur des hommes, elle est pourtant bien **présente durant tout le temps de rédaction des Rêveries**. Une timide allusion lui est faite au cours de la neuvième promenade : « Un dimanche nous étions allés, ma femme et moi, dîner à la porte Maillot » (p. 161). Thérèse Levasseur, simple servante lorsqu'elle rencontre Rousseau à Paris, est **un personnage controversé** de la vie du philosophe. Mère des cinq enfants qu'ils préféreront mettre aux Enfants-Trouvés (p. 156), elle sera également le seul témoin de la mort de son mari et partira, peu après, avec son jeune amant dilapider les économies et les droits d'auteur de Rousseau pour finir dans la misère.

Mme de Warens

Protestante émigrée de Suisse, installée à Annecy, puis aux Charmettes près de Chambéry, Mme de Warens est également **un personnage controversé**. Femme **très libérale** pour son époque, elle fait annuler son premier mariage, joue un certain rôle politique en France et abjure sa religion pour le catholicisme. Pour Rousseau, qui l'appelait « Maman », elle fut **une maîtresse, une tutrice et une inspiratrice**. Il lui rend hommage dans sa dixième promenade.

Les « comploteurs »

Rousseau est persuadé qu'un complot est ourdi contre sa personne et contre ses écrits. Au fil des pages des *Rêveries*, il lui arrive de nommer des personnes impliquées dans ce complot telles que d'Alembert (p. 156) ou le « prédicant Montmollin » (p. 135). Il évoque également **des corporations qui le persécutent** : les « médecins » et les « oratoriens, gens d'église et demi-moines » (p. 39). Mais de façon générale, **le philosophe estime que le complot qui le vise est universel et concerne toute une génération**. Le champ lexical de la persécution devient alors plus métaphorique : « les ténèbres horribles » (p. 143), « la ligue universelle » (p. 144), les « rets » et les « pièges » (p. 114). Ce sentiment de la persécution passe parfois les bornes de la raison ; il pense ainsi que d'anciens combattants invalides ont reçu « des instructions » (p. 167) le concernant. À la décharge de Rousseau, il faut reconnaître que ses ouvrages ont été condamnés, que certains philosophes parmi les plus célèbres, tels que Voltaire, se sont souvent ri de lui et qu'il a même été victime d'actes condamnables (ses livres ont été brûlés et sa maison, vandalisée).

3. CLÉS DE LECTURE

Promenade et rêverie

Les deux termes sont contenus dans le titre de l'œuvre. Dès sa première promenade – sorte de préface – Rousseau établit le lien qui existe entre la promenade et la rêverie : « Les loisirs de mes promenades journalières ont souvent été remplis de contemplations charmantes dont j'ai le regret d'avoir perdu le souvenir. Je fixerai par l'écriture celles qui pourront me venir encore » (p. 40). L'homme aime la promenade pour « l'exercice » et « le grand air » (p. 151). La marche fortifie sa santé, convient à son « naturel indépendant » (p. 113) et lui permet de se livrer à son autre passion : la botanique. Ainsi, plusieurs chapitres rendent compte de l'itinéraire suivi par le philosophe. Mais pas toujours : pour certaines de ses promenades, il est difficile de voir en quoi l'écriture découle d'une marche que Rousseau vient de faire.

Il faut dire que la « promenade » prend souvent pour l'auteur le sens de promenade littéraire. En effet, au sens étymologique du terme, se promener, c'est marcher sans but, suivre une route et s'en écarter. La promenade devient ainsi une image du travail de son esprit, que Rousseau laisse divaguer en partant d'un point de réflexion et en abordant d'autres thèmes qui viennent s'y rattacher.

L'étymologie donne également à la promenade le sens de « marcher en conversant » ; et il s'agit bien pour le philosophe, tout en marchant, de converser avec son âme pour « s'examiner de l'intérieur » (p. 61). La rêverie convient alors davantage à ce mode de pensée que la réflexion ou la méditation. Rousseau s'en explique : « J'ai pensé quelquefois assez profondément ; mais rarement avec plaisir, presque toujours contre mon gré et comme par force : la rêverie me délasse et m'amuse, la réflexion me fatigue et m'attriste (...) Quelquefois mes rêveries finissent par la méditation, mais plus souvent mes rêveries finissent par la méditation » (p. 125). Ce choix de la « forme littéraire » de la promenade convient donc parfaitement au principe de plaisir sans contraintes auquel Rousseau s'est appliqué à la fin de sa vie.

La solitude de l'auteur

L'adjectif « solitaire » apparaît dans le titre même et le thème est majeur tout au long des *Rêveries*. Il est toutefois paradoxal. En effet, on sait que Rousseau logeait « au milieu de Paris » (p. 150), qu'il vivait avec sa femme, qu'il recevait des visites et que ses promenades le menaient régulièrement dans les parcs et les lieux publics de la capitale. Certaines de ses marches étaient d'ailleurs accompagnées...

De même, alors qu'il ne prétend plus écrire que pour lui-même (p. 41), le soin qu'il a mis à recopier ses textes, ses adresses au lecteur, voire ce passage de la première promenade où il s'excuse de beaucoup parler de lui-même, laissent à penser que Rousseau pensait à la pérennité de son texte. Il s'y met en scène alors qu'il sait qu'il sera lu.

Dès lors, la solitude dont le philosophe vante les mérites sur la tranquillité de son esprit, davantage qu'une réalité, est une tournure d'esprit, un sentiment d'isolement né de ses malheurs et de son syndrome de persécution : « Me voici donc seul sur la terre, n'ayant plus de frère, de prochain, d'ami, de société que moi-même. Le plus sociable et le plus aimant des humains en a été proscrit par un accord unanime » (p. 35). Rousseau préfère éloigner son esprit de ses congénères de peur de souffrir encore de ce qu'ils pourraient lui faire subir.